

*C'est pas beau
de critiquer?*

Olivier Michelin

Anri Sala, Lakkat, 2004 vidéo, 9'44".

Carte blanche au critique d'art qui nous offre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... critique sur l'oeuvre de son choix dans la collection du MAC/VAL.

C'est pas beau de critiquer? Une collection de «commentaires» en partenariat avec l'AICA / Association Internationale des Critiques d'Art.

En wolof (langue sénégalaise), «Làk-kat» signifie celui qui parle une autre langue que celle de l'endroit d'où il vient. Approximativement, le terme se traduirait par charabia en français. Au début de Làk-Kat, l'obscurité est complète. Il y a juste des sons et des mots écrits en incrustation, des syllabes que les sous-titres s'efforcent de traduire. Mais quelle différence entendons-nous entre le «leer» d'une voix adulte et le «reer» prononcé par un enfant ? La caméra frôle un mur, puis la scène se précise : deux enfants, le visage et la main d'un répétiteur qui leur enseigne leur propre langue, le wolof. Conviés dans l'apprentissage d'une langue, nous sommes incapables de déceler le roulement infime nécessaire à l'écart entre «clair» et «souper». À force de répétition, nous y parvenons un temps. Puis, comme l'enfant nous échouons, de nouveau obligés de croire à des traductions.

L'homme lance des mots que ses élèves relancent. Dans ce staccato aux allures de poésie abstraite, il est question de noir et de blanc, de lumière et de teintes. En suivant le regard des enfants, la caméra s'accroche sur la lueur d'un néon où sont posés des papillons de nuit. Hypnotique, le motif se superpose à la ritournelle des enfants. À mesure que le rythme s'accélère, celle-ci glisse vers un champ lexical à double tranchant. De simples notions perceptives sont doublées par le discours de la différence : «Xees» (clair de peau) «ñàak» (l'autre). L'artiste n'apparaît pas à l'image, mais sa présence se fait sentir. Comme souvent chez Anri Sala, le film fonctionne sur un mode fragmentaire. Depuis maintenant presque une dizaine d'années, l'artiste déroule une bande chargée de murmures, de bruissements et d'instantanés saisis dans un monde instable, toujours partiel mais recomposé au fur et à mesure de ses trajets. Né en 1974 à Tirana (Albanie), longtemps résident français et aujourd'hui installé à Berlin, l'artiste appar-

tient à une communauté qui n'a jamais opté pour un centre de gravité. D'ailleurs, il existe quatre versions de Làk-kat. Une version française – celle du Macval – une allemande, une anglaise et une américaine. À chaque fois, Anri Sala a laissé le traducteur adapter au plus juste son interprétation, frottant le wolof aux langues de la colonisation. Ainsi de «Toubab», qui en wolof désigne l'homme blanc, probablement à la suite d'un glissement à partir du mot français toubib, le médecin. En anglais américain, le traducteur a préféré opter pour «big white hope».

**« À l'approximation
des enfants et aux
errances du spectateur
se superpose la liberté
du traducteur dans
l'usage de ses propres
langues. »**

Certes, il serait aisé de voir dans Làk-kat l'écho d'une situation connue par l'artiste, parti de son pays natal pour poursuivre son métier, sommé d'apprendre et de s'adapter à une nouvelle langue. L'on préfère davantage y lire un désir, celui de « créer dans n'importe quelle langue donnée » pour reprendre les termes du poète et philosophe Edouard Glissant. Un souhait qui « suppose ainsi qu'on soit habité du désir impossible de toutes les langues du monde. » Beaucoup plus que du charabia donc.

Édouard Glissant,
Poétique de la relation,
poétique III, Gallimard,
1990, p.122.

